

de bégayer et de se maquiller pour truquer une maladie ou une infirmité.

A dire le vrai, il nous semble qu'il est bien difficile d'acquérir tant de connaissances en quatre semaines, à moins d'être particulièrement doué...

Tant il y a que l'Allemagne d'après-guerre nous offre mille sujets d'émerveillement : l'instinct grégaire de ce peuple, se greffant sur le don inné de l'organisation, est tel qu'il n'a pas seulement rationalisé les méthodes de production de l'industrie, mais qu'il a aussi standardisé les procédés les plus habiles des voleurs à la tire. Bientôt nous lirons dans les journaux d'outre-Rhin des réclames prônant de nouveaux manuels de pickpocketisme et nous ne tarderons pas à y découvrir une rubrique vouée à la critique de cette littérature ultra-moderne.

Et nous apprendrons aussi l'inauguration d'une université destinée à parfaire les méthodes de travail de toutes les catégories de malfaiteurs!...

~~AMBROISE GOT~~

AU CŒUR DES BLÉS¹

XVI

« Sottes, disait le charron aux femmes qui pleurnichaient parce qu'on parlait de la guerre, est-ce que la Belgique n'est pas neutre... neutre à perpétuité? » Et il tapait de la main sur son journal qui le rappelait. « Ce sera justement comme en 1870, ajoutait le tailleur. Alors aussi nous avons vu arriver des soldats; mais c'étaient des Belges, de braves lanciers qui ne faisaient de mal à personne. » « Sûr! sûr! » approuvait le vieux Laurent, tout en se grattant le crâne pour se rappeler les noms des généraux français dont les portraits se voyaient alors dans toutes les maisons : Canrobert, Bourbaki, Mac-Mahon... Le cantonnier, ses bésicles remontées sur son front, riait de toutes ces sottises. Il affirmait que les guerres ne sont plus possibles depuis qu'existe l'Internationale. Son journal le disait et son journal...

Ainsi discutaient ces hommes simples devant l'église après leur dîner. Quand une heure sonnait au clocher, ils tiraient leurs grosses montres pour les régler et s'éparpillaient dans tous les chemins. La plupart gagnaient la campagne où les appelaient les durs travaux de la moisson.

La terre tourne malheureusement comme il lui plaît. Quelques jours plus tard, tout le village était de nouveau réuni au même endroit. La porte de l'église était ouverte. Des cierges brûlaient devant l'autel de la Vierge. De temps

(1) Voyez *Mercur de France*, n^{os} 806 et 807.

à autre quelqu'un se détachait du groupe pour aller prier. Les Allemands, qui étaient entrés en Belgique, avaient pris Liège et marchaient, disait-on, sur Bruxelles. Que fallait-il faire? Qu'allait-on devenir? Tous les regards interrogeaient le bourgmestre, l'instituteur, M. Destokay, M. Delvigne. C'étaient des hommes influents et qui savaient beaucoup de choses. Ils connaissaient des députés, écrivaient aux ministres; par des démarches habiles, ils faisaient exempter des jeunes gens du service militaire. Aujourd'hui on avait beau les interpeller. Ils ne savaient plus rien; ne pouvaient plus rien. Ils étaient là perdus parmi les autres, ni plus ni moins que les autres, malgré leur fortune, leur instruction et leur malice. Comme les autres, ils avaient devant les yeux les grandes flammes qu'on pouvait observer chaque soir de la campagne ou de la lucarne d'un toit et qui, au loin, tout au loin, dévoilaient des villages... Des femmes pleuraient, le nez dans leur tablier. Des hommes même se frottaient les yeux. Seul le maréchal, qui avait fait jadis du service, gardait un air résolu. Il avait toujours été fier de ses forces. Rien, ni personne ne l'avait jamais fait reculer. En dehors de Bernard Nicolet, qui lui avait un jour fait toucher terre, il ne se connaissait pas de rival à la lutte. Ses deux puissants bras croisés sur sa large poitrine qu'agrandissait encore un lourd tablier de cuir, il marmotta quelques instants tout bas, puis cria qu'il se défendrait jusqu'à la mort et qu'on entendrait parler de son fusil. Jean-Baptiste lui donna un coup de poing : « Ne fais pas le sot! »

A ce moment Lalie arriva en courant. Où était Philippe? On l'avait vu entrer dans l'église. Elle s'y rendit, ne le trouva pas et regagna sa demeure, toujours courant. En temps de guerre, chacun pour soi. Lalie ne songeait qu'à rentrer ses récoltes, ~~au plus vite.~~

Son apparition n'avait intéressé personne. Personne n'avait du reste toujours rien à dire. On continuait à se

regarder. Un homme alluma sa pipe. Un autre huma une prise. Le Bossu se dirigea vers un cabaret. Quelques-uns entrèrent dans l'église. Parmi eux se trouvait le cantonnier. Comme il franchissait le seuil, le tailleur le prit par le bras :

— Alors, le petit Georges est parti?

— Il est parti... répondit le cantonnier et il hocha la tête d'un air désespéré.

La place était maintenant déserte; des abeilles bourdonnaient dans les branches du gros tilleul qui ombrageait l'église; et le drapeau national qu'on avait comme partout arboré en berne au clocher, en signe d'alarme, se balançait au vent dans un geste affreux d'indifférence.

Quand M. Destokay, qui était parti un des premiers, rentra chez lui, il ne trouva pas sa femme. La servante lui dit qu'elle était au jardin. Il la découvrit, assise sur un banc, dans un coin reculé, sous un arbre. Il s'installa à son côté. Elle demanda :

— Quelle nouvelle?

— Rien de nouveau...

Elle regardait le grand ciel bleu, en se ~~passant~~ ^{promenant} de temps en temps la main sur ~~le~~ ^{son} front. Après un moment de silence, elle dit :

— Que fera notre fils?

— Il fera son devoir.

Il avait répondu d'une voix nette, comme d'une chose qui ne se discutait pas. C'était de la même voix décidée qu'il avait encouragé, quelques jours auparavant, les jeunes soldats de la commune qui avaient terminé leur service militaire et que la guerre avait rappelés. Il avait parlé sur le même ton au cantonnier pour le féliciter de son fils qui était bravement parti pour s'engager. Mais maintenant qu'il voyait des larmes perler aux yeux de son épouse, il se sentait lui-même le cœur tordu. ~~Il se mit,~~

** Lui-même consulta son crâne
le ciel, puis ses regards retombèrent
terriblement sur le sol.*

*Telle
aurait pu être
une robe
noire; sa
fille, un tailleur
père à ses
yeux
rouges,*

*Il était très, deux perdus dans, les heures
général un long d'après le fil surautes.*

*Quelques vingt ans après, Joachim vint, en
courage, leur ramener l'af.*

~~comme sa femme, à interroger du regard le grand ciel impassible.~~

~~C'est alors que Joachim vint, en courant et hors d'haleine, lui narrer l'affaire.~~

Une femme, qui sortait de l'église, avait aperçu une casquette sur les dalles du parvis. Elle la ramassa puis, l'ayant examinée, leva les yeux sur la tour et s'enfuit en criant :

— Un homme là-haut!...

Ceux qui s'étaient attardés au café, où ils avaient entendu le passage d'une automobile ^{ainsi que la} et un coup de feu et qui s'en retournaient maintenant en hâte, rebroussèrent chemin.

Ils virent ce que la femme avait vu : un corps plié en deux, au haut de la tour, une tête chauve qui pendait entre deux longs bras, pareille à une tête de marionnette que son partenaire aurait abattue d'un coup de latte.

— C'est le vieux Philippe! dit le maréchal.

C'était Philippe, en effet, qui, sa prière finie, était monté dans la tour pour voir si les Allemands ne s'approchaient pas du village. Un des occupants de l'automobile l'ayant aperçu, l'avait pris pour un observateur et l'avait canardé.

De toute la journée, on ne vit plus personne dans les chemins et, le soir, aucune lampe ne fut allumée.

La nuit descendit, douce et claire, sur les maisons et sur les arbres, sur les moissons dorées, sur le clocher de l'église où le pauvre Philippe pendait toujours comme une marionnette.

XVII

A cette heure et par un temps pareil, M. le Curé, avant de se coucher, avait l'habitude de se promener dans son jardin. Il avait la conscience en paix. Il avait dit la messe le matin, enseigné le catéchisme aux enfants, consolé

dés malades, administré l'un ou l'autre mourant. Il avait scruté l'infirmité de l'homme, touché du doigt les misères humaines. Il avait rempli saintement son devoir de prêtre. Et maintenant, il respirait le parfum des roses auprès desquelles il passait; il écoutait les bruits mélancoliques de la nature qui s'endort; il regardait le ciel. Il connaissait les noms des étoiles : voici Cassiopée, voilà Pégase, voilà Andromède... et voici Jupiter, le Scorpion, la Vierge, la Balance, Véga, Altaïr... et la Grande Ourse... et le Dragon... Mais c'était surtout « les Etoiles », le monde mystérieux et infini, le grand ciel « qui raconte la gloire de Dieu et sa toute puissance... »

Ce soir, l'âme de M. le Curé était restée sur la terre avec ^{les} ~~ceux~~ de ses pauvres frères. Il était assis dans la cuisine, auprès de la table, à l'autre bout de laquelle était assise aussi sa vieille servante. Son bréviaire et un chapelet se trouvaient devant lui. Ils n'avaient pas allumé la lampe non plus et c'est à peine s'ils distinguaient mutuellement leurs visages.

La nuit était lourde, l'obscurité inquiétante. Le silence surtout était insupportable. Pour y échapper, ils récitaient le chapelet à voix haute :

« Gloire au père, au fils... » Ils priaient pour le Roi, pour la patrie, pour nos soldats, pour le village, pour Philippe, le pauvre paroissien, qui venait de trouver une mort misérable.

« Notre père qui êtes aux cieux... »

Ici, la prière fut interrompue par un coup de sonnette. Quelqu'un appelait le curé à la porte de la rue.

— Il ne faut pas ouvrir, dit la servante, d'une voix étranglée.

Le prêtre ne répondit pas. Lui, non plus, n'était pas rassuré. Au second coup de sonnette pourtant il se leva.

Par la fenêtre, la servante le vit traverser la cour, ou-

vrir la porté de là rue, parler avec un homme qu'il âmena dans la cure.

C'était le Bossu. Il le fit asseoir en lui demandant de l'attendre un instant, « le temps de passer sa vieille soutane ».

Le curé parti, la servante considéra cet homme avec de grands yeux. C'était bien lui... le Bossu!... L'individu qui, quand il était en ribote, venait crier « Couac! » devant la cure! Oui, il était là, devant elle... assis à la place du curé! Et il était bien à l'aise, autant qu'elle pouvait s'en assurer dans cette obscurité...

Le Bossu, lui, ne la regardait pas. Il feignait même de ne pas s'apercevoir de sa présence. Il n'aimait pas les « femmes d'église ». Il savait que, quand elles se réunissaient le dimanche, après vêpres, tantôt chez l'une et tantôt chez l'autre — le plus souvent chez la grosse Léocadie, qui portait des lunettes et vivait d'une petite rente — il était souvent l'objet de leurs cancans. « Le Bossu avait encore fait ceci... Le Bossu avait encore fait cela... Il avait encore été saoul comme un pourceau... Il avait encore chanté toute la nuit des chansons crapuleuses... Il avait encore poursuivi une femme dans la campagne... » Le Bossu donc ne regardait pas la servante. Celle-ci, travaillée par la curiosité et la peur, se risqua à l'interroger :

— Dites-moi, Ferdinand, qu'allez-vous faire avec M. le Curé?

Bien qu'elle eût pris sa voix la plus mielleuse, il ne répondit pas, mais marqua, par un geste de la main, qu'il s'agissait d'une affaire qui ne la regardait pas.

Cependant le curé reparut. Il avait sa vieille soutane, une soutane rapiécée, verdie et toute tachée. Il avait aussi échangé ses souliers à boucles contre de grosses chaussures. Il dit : « Nous y sommes... » Le Bossu se leva. Les deux hommes sortirent.

— Vous n'allez pas me laisser seule?... gémit la servante.

— N'aie pas peur, Justine... Tu n'as rien à craindre... Je vais revenir...

— Mais où allez-vous?

Elle ne reçut pas de réponse. Le curé et son compagnon étaient déjà dans la cour. Par la fenêtre, elle les vit entrer dans la remise. Ils y restèrent longtemps. Finalement, ils ressortirent. Le Bossu marchait tout courbé sous une charge de planches. Le curé suivait avec une scie à l'épaule, une bêche dans sa main droite et une hachette dans la main gauche. Il n'avait pas mis la barrette et son crâne chauve luisait dans la nuit. En les voyant se diriger vers l'église, la servante pensa :

— Ils vont enterrer Philippe.

Elle pensa encore :

— C'est le Bossu qui commande...

Les deux hommes traversèrent rapidement le jardin. La nuit était toujours belle et claire. Au-dessus d'eux, le ciel était rempli d'étoiles et la lune brillait d'un vif éclat. Ses rayons dessinaient les branches des arbres, où aucune feuille ne remuait. Une bonne odeur de fleurs se mêlait au parfum des herbes, qui commençaient à se couvrir de rosée. Quand le curé introduisit la clef dans la porte de la sacristie, il se sentit secoué d'un frisson. Ce n'était cependant pas un homme peureux. Il était entré dans son église à toute heure du jour et de la nuit. Il savait qu'il y était sous la protection de Dieu. Mais aujourd'hui, il semblait que Dieu se fût retiré du monde et eût abandonné les hommes. Cette nuit, dans son grand silence, était si lourde!

Dans la sacristie un rochet et des vêtements d'enfants de chœur pendaient à la muraille; les burettes d'argent attendaient, sur leur plateau, la messe du matin. Devant l'autel, le curé fit une genuflection que le Bossu s'efforça

d'imiter, bien qu'embarrassé par sa charge de planches. La petite lampe, qui brûlait au milieu du chœur, jetait un léger glacis sur le chêne usé des stalles, tandis que, debout sur leurs socles, les saints, aux deux côtés de la nef, avaient revêtu de grandes chapes d'ombre sous lesquelles on ne reconnaissait plus saint Jacques de saint Joseph, ni saint Denis de saint Roch. Les deux hommes déposèrent leurs charges dans le porche et montèrent à la tour.

Par ci, par là, un rayon de lune glissait sur l'escalier, à travers lequel passaient les cordes des cloches. Les hommes s'avançaient avec précaution pour ne pas faire gémir les marches. Arrivés devant le corps de Philippe, le curé, qui suait à grosses gouttes, tira son mouchoir pour s'essuyer le crâne. Comme il s'avançait vers Philippe, pour le retirer de la lucarne, le Bossu l'écarta, puis, saisissant le cadavre à bras le corps, il l'attira à lui tout doucement et le déposa sur le plancher. Il cracha alors dans ses mains et dit à son compagnon : « Prenez-le par les épaules... » Lui le saisit par les jambes. Pas à pas, avec d'infinies précautions, s'arrêtant chaque fois que leurs pieds avaient heurté trop violemment les marches, ils arrivèrent au bas de la tour et déposèrent Philippe sur les dalles du porche. A ce moment, le curé poussa un soupir de soulagement, s'essuya de nouveau le front et les joues, puis, se laissant tomber à genoux, joignit les mains et se mit à prier. Le Bossu se rappela alors qu'il était dans une église; il enleva sa casquette et la fourra dans sa poche.

Quand le prêtre se fut relevé, ils allumèrent un cierge. La figure de Philippe était couverte de sang coagulé. « *Ils l'ont mal arrangé!* » dit le Bossu, après avoir tiré une ficelle de sa poche pour mesurer le corps.

Faire un cercueil avec quelques mauvaises planches et des outils de fortune n'est pas chose facile. Mais le Bossu était un homme de ressources et qui savait mettre la main à tout. Il écarta son compagnon, scia, tailla, cloua et fina-

lement enferma Philippe dans une longue caisse qu'il consolida avec une grosse corde qu'ils avaient apportée. Puis il tira la civière qu'on remisait sous l'escalier du clocher et les deux hommes emportèrent le mort dans le cimetière, derrière le chevet de l'église, où il leur parut facile de creuser une tombe sans être aperçus ni entendus de personne.

— C'était un brave homme, dit le curé, pendant que le Bossu pelait le gazon avec sa bêche.

— Un homme comme on n'en fait plus, répondit l'autre.

Au loin, on entendit un roulement de charroi. C'était l'ennemi qui, là-bas, sur la grand'route, marchait en hâte vers Bruxelles et vers la France. Le curé, ayant haussé la tête par-dessus le mur du cimetière, vit une immense lueur rouge qui incendiait tout un coin de ciel et que traversaient des flammèches et des jets violents de fumée.

— *Ils brûlent encore des maisons, dit-il.*

Le Bossu sauta hors de la fosse et regarda à son tour, les deux mains accrochées à la crête du mur. Puis, s'étant laissé retomber, il souffla un instant et reprit son travail.

Un quart d'heure plus tard, Philippe était couché dans la terre, dans la bonne terre de son village, dans cette terre qu'il avait remuée toute sa vie, qui lui avait causé beaucoup de fatigue, mais qui lui avait aussi donné beaucoup de joies, les seules réelles que son âme simple eût jamais connues. Debout à ses pieds, le curé récita les dernières prières qu'on donne aux morts, puis le Bossu combla le trou, égalisa le sol, remit soigneusement en place les carrés de gazon, pour que personne ne pût découvrir la tombe.

De retour au presbytère, il but d'un trait les deux gouttes que le curé lui versa, mais il repoussa la pièce de cent sous que l'autre voulait aussi lui faire accepter.

Lorsqu'il fut parti, la servante, qui avait les yeux

rouges — elle avait pleuré pendant toute l'absence de son maître — regarda le curé d'un air si étrange qu'il en fut impressionné. Mais il se ressaisit et dit :

— Nous avons donné une sépulture chrétienne au pauvre Philippe.

— Oui, répondit la femme, oui... avec un beau monsieur... Et demain...

Le curé l'arrêta d'un geste bref. Les femmes, pensa-t-il, sont toujours là pour vous effrayer.

— A la grâce de Dieu, se dit-il ensuite; s'il arrive quelque chose, je prendrai tout sur moi.

Cette nuit-là, M. le Curé pria beaucoup et ne dormit guère.

XVIII

Il n'arriva rien. Les Allemands ne cherchèrent pas à savoir qui était Philippe, ni ce qu'il était allé faire dans la tour de l'église. Ils lui avaient réglé son compte. C'était fini. Philippe devait rester une fourmi comme les autres parmi toutes les fourmis que la guerre allait écraser. On lui consacra une belle messe, au retour de laquelle le charron dit à Lalie : « Vous devez être fière, Lalie; on vous a fait de l'honneur... » Elle haussa les épaules : « Le vieux sot! il avait bien besoin de se faire tuer! » Elle songeait que c'était encore deux bras de moins dans la maison, deux bras solides qu'il faudrait aussi remplacer. Puis, il y avait cet inconnu devant lequel on se trouvait. Si la guerre avait épargné la région, les Allemands l'occupaient. La veille, elle avait vu arriver chez elle deux soldats de gris vêtus, chaussés de courtes bottes, coiffés d'un petit bonnet rond, avec un fusil à l'épaule et une baïonnette au ceinturon. Ils lui avaient demandé elle ne savait quoi, dans un baragouin qu'elle n'avait pas compris. Elle n'avait heureusement pas perdu la tête. Tout de suite, elle leur avait fourré dans les mains une solide

tranche de lard et une motte de beurre. Ils s'étaient mis à rire, d'un large rire et, l'ayant remerciée (Danke, danke, brave Frau!), ils avaient touché de leurs doigts noirs, en s'inclinant, le bord de leurs bonnets.

Lalie en avait conclu que c'étaient des hommes comme les autres.

Et elle s'était rapidement adaptée au nouveau régime. Au printemps et à l'automne, elle se rendait, comme autrefois, chez Clémentine pour commander les vêtements de Prosper et de Mathilde. La couturière, qui devenait vieille, n'y voyait plus guère; elle portait des lunettes et gémissait sur son sort : « Les pauvres gens doivent travailler jusqu'à leur mort... »

Les jours où Prosper devait assister à la réunion que tenaient périodiquement les cultivateurs pour aviser au ravitaillement de la commune, elle ne manquait jamais de lui dire :

— Attention, hein!... Ne parle pas trop... Ne te laisse pas rouler...

Prosper n'avait pas l'habitude de trop parler. Par contre, il appliquait toute son attention à ce que disaient les autres. Il tâchait surtout de bien retenir ce qu'on lisait « sur les papiers ». Ces mots « le Kreischef » lui causaient chaque fois des battements de cœur. Le bourgmestre et M. Destokay — son fils avait aussi rejoint le front — le traitaient poliment, avec des égards mêmes. Ils le consultaient quelquefois : « Vous, Prosper, qui avez de l'expérience... » Cela le flattait. C'étaient des hommes ceux-là! Il les respectait. Par contre, son collègue Delvigne le jetait souvent hors de lui. Ne s'entêtait-il pas à ne l'appeler que « le riche Nicolet »?

— Riche! lui... On pouvait venir chez lui, fouiller les meubles, retourner les tiroirs, abattre les murs...

— Oh! répliquait l'autre. On sait que vous avez enterré vos picailleurs!

Prosper ne répondait plus. Mais il soufflait de rage.

Il les avait enterrés en effet. Il les avait même déplacés plusieurs fois. Car il ne fallait se fier à personne. Lalie et lui surveillaient de près les gens qu'ils occupaient : le vieux Laurent, la sotte Catherine, le Bossu — ce dernier surtout, qui rôdait souvent où il n'avait que faire.

A l'époque des récoltes, Jean-Baptiste venait frapper à leur fenêtre dès que la nuit était tombée. Prosper sortait. Les deux hommes, armés chacun d'un gourdin, allaient faire un tour dans la campagne pour surveiller leurs biens.

S'ils apercevaient le cantonnier sur leur route, ils faisaient un détour. Le pauvre homme avait perdu son fils à la guerre. Depuis lors, il buvait un peu trop et radotait. Il arrêtait les gens et leur disait toujours la même chose : « Un si brave garçon... qui chantait si bien... et qui ne songeait pas à se marier... »

En passant devant la propriété de M. Destokay, il leur arrivait, les jours où l'on avait de bonnes nouvelles de la guerre, d'entendre sa fille qui chantait d'une voix frêle, en s'accompagnant sur le piano :

Salut à la paix...

Le Bossu, de son côté, jouait quelque part de l'accordéon, dans une maison où l'on veillait avec les volets clos. Quelquefois aussi un joueur de cartes sortait d'un cabaret, se plantait contre le mur, y restait un instant, puis regrimpait rapidement l'escalier, en tirant sur sa pipe et en reboutonnant sa culotte. Le chemin s'enfonçait entre deux haies, si hautes, si rapprochées qu'on ne voyait plus rien. Puis c'était la campagne : le silence avec le bruit étouffé d'une canonnade lointaine. Parfois le ciel était clair, plein d'étoiles. D'autres fois de gros nuages s'y promenaient, rapides ou lents, suivant l'intensité du vent. Jean-Baptiste, qui était nerveux, bavardait volon-

tiers. La guerre l'avait presque fait riche. Il parlait de s'acheter des terres, d'agrandir ses étables, de reconstruire sa grange, de clôturer sa cour par un mur.

— Tais-toi, Jean-Baptiste, disait Prosper.

Lui observait prudemment tout ce que la nuit permettait de découvrir et tendait l'oreille à tous les bruits. C'était le vent qui soufflait, des épis qui se frôlaient, une fouine qui traversait le chemin, un lièvre ou un lapin qui détalait à leur approche. Parfois, tout au fond du grand vide qui les enveloppait, on voyait un bloc sortir de l'obscurité, prendre insensiblement une forme humaine, la forme d'un homme courbé sous une charge. Leurs cœurs battaient un instant. Ils auraient voulu arrêter ce malfaiteur, demander d'où il venait, savoir où il avait été voler. Mais cet homme était visiblement plus fort qu'eux. Puis il avait peut-être une arme. Craignant de recevoir un mauvais coup, ils se glissaient derrière une meule ou s'aplatissaient dans un sillon.

Quand ils passaient devant les cinq bonniers, Prosper s'arrêtait :

— Une belle terre, Jean-Baptiste.

Bernard l'avait vendue à Matagne, ce qui avait étonné tout le village. Où, diable, Matagne avait-il pris l'argent? C'était un de ces hommes qui ne peuvent passer devant un cabaret sans y pénétrer et qui commencent à rentrer leurs récoltes quand les autres ont fini. Les gens supposaient qu'il avait fait un emprunt, Joachim en était sûr et Prosper nourrissait l'espoir que la terre repasserait aux enchères. Mais, depuis la guerre, Matagne, comme les Nicolet, gagnait beaucoup d'argent. Au « Retour d'Egypte », ses fils (c'était connu) jouaient aux cartes des billets de cent, ses filles étaient bien nippées et lui-même s'était fait « remettre des dents ». Prosper considérait maintenant les cinq bonniers comme définitivement per-

— dus, et chaque fois qu'il les longeait avec Jean-Baptiste, il laissait échapper le même soupir.

— Une belle terre, Jean-Baptiste.

Au retour, Prosper, qui devenait gros, soufflait. Il s'inquiétait de ses marks. Ayant perdu l'espoir de racheter les cinq bonniers, qu'en ferait-il? Les mettrait-il à la banque? Les placerait-il sur hypothèques? Et s'il lui en restait après la guerre que vaudraient-ils? Jean-Baptiste le rassurait. Il avait entretenu Durdu de tout cela et Durdu assurait que les marks seraient toujours les marks.

Durdu était un homme qu'on ne connaissait pas dans le pays avant la guerre. Depuis lors, il passait tous les quinze jours. Chez les Nicolet, il entrait sans frapper. Souvent Lalie, occupée à quelque ouvrage, le surprenait derrière elle, en se retournant. Elle ne s'étonnait pas :

— Vous êtes là, maître!

Il répondait :

— Je suis là.

Les Nicolet avaient toujours quelque chose à vendre et Durdu quelque chose à acheter. Tout le monde savait qu'il trafiquait avec les Allemands, mais presque tout le monde feignait de l'ignorer. M. Destokay assurait qu'il serait fusillé après la guerre. Jean-Baptiste en doutait. Il admirait ce gros homme mal vêtu, qui vous regardait hardiment, avait le verbe bref et pour qui la guerre n'était qu'un instrument comme un autre qu'il utilisait comme il lui plaisait. Pour payer son monde, il sortait parfois deux portefeuilles de ses poches. Quand Prosper et Lalie voyaient apparaître le plus gros, celui qu'il serrait à l'intérieur de son gilet, ils étaient éblouis :

— Vous n'avez pas peur d'être assassiné, M. Durdu?...

Il riait :

— Que vous êtes bêtes, les gens!

Il semblait, en effet, n'avoir peur de rien ni de personne et si Jean-Baptiste lui demandait — pour le faire parler — comment il croyait que la guerre tournerait, il répondait simplement :

— Les Allemands sont forts!

Lorsque Prosper rentrait chez lui après avoir donné le bonsoir à son compagnon, Lalie dormait. Mathilde était également couchée, mais malgré la fatigue qui pesait de plus en plus sur ses ~~vieilles~~ épaules, elle s'endormait rarement tout de suite. Un jour, le charron, comme il le faisait souvent, était entré chez eux, en voisin. Il avait allumé sa pipe, secoué ses sabots et posé ses deux pieds sur le socle du poêle. Mathilde était seule. Il s'était mis, comme il en avait également l'habitude, à parler de toutes sortes de choses qui tourbillonnaient dans sa tête comme la fumée de sa pipe devant son nez. Il avait parlé de la guerre, de son travail, du prix des œufs, de Philippe, du fils du cantonnier; tout à coup, il avait lâché le nom de Valère. Il s'était ensuite tu un instant, avait regardé le pavé, puis, se tournant vers la vieille fille, il avait dit : « C'est pour toi qu'il est mort. »

Mathilde n'avait pas levé la tête, mais son cœur avait fait un bond dans sa poitrine. Le soir, dans son lit, elle s'était répété cette parole et depuis se la répétait souvent. Des larmes coulaient parfois de ses yeux comme le jour où Philippe l'avait vue pleurer à ses côtés dans le jardin, tandis qu'on fêtait les noces de Bernard et que le petit Georges lançait au ciel sa belle chanson : « Brise des nuits... » Elle se tournait et se retournait sur son lit, le cœur battant, heureuse ou triste, elle ne savait, et quand la fatigue enfin lui fermait les paupières, elle entendait encore les paroles du charron, mais ce n'était plus la voix du charron, c'était celle du petit Georges, puis une voix plus douce encore, une voix qui venait de loin, de très loin : « C'est pour toi qu'il est mort! »

XIX

Lalie se vantait de ne pas « connaître les médecins ». Elle n'avait en effet jamais été malade. Son grand corps sec, bruni comme s'il avait été passé au feu, semblait un de ces outils de trempe impeccable qui résistent à tous les coups et défient les morsures du temps. Un soir cependant — un soir glacial d'hiver — son frère et sa sœur l'entendirent gémir.

Prosper était debout sur une chaise, un grand couteau entre les dents. Il tenait dans ses mains une pièce de lard qui pendait au plafond et dans laquelle il allait tailler une tranche pour le dîner du lendemain. Il retira son couteau :

— Qu'as-tu ?

— J'ai mal au doigt.

— C'est peut-être quelque chose qu'on t'a donné, observa Mathilde; à ta place, j'irais voir Jean-Baptiste.

— Jean-Baptiste... grommela Prosper en haussant les épaules.

— Oui, Jean-Baptiste... N'a-t-il pas guéri sa femme de l'érysipèle ?

Il l'avait guérie avec une tourterelle, qu'il avait rapportée de Liège et qui, mise en cage, roucoulait depuis dans son vestibule.

Ces bêtes-là, certifiait Jean-Baptiste, prennent la maladie.

Prosper, étant descendu de sa chaise, examina le doigt de sa sœur. Il jugea que c'était un panari et repassa son canif sur le bord du pot à eau, pour y faire une incision quand le mal serait mûr.

Lalie en souffrit beaucoup la nuit. La bise secouait les arbres autour de la maison et fouettait les murs en sifflant. La femme ne dormait pas. Tantôt, elle sortait sa main du lit; tantôt elle la plongeait dans les draps. Son

doigt battait comme un pendule et, par moments, elle avait la sensation qu'on le lui écrasait entre deux pierres. Tandis qu'elle suait de douleur sous ses couvertures, elle entendait la bise gémir, les arbres craquer, l'horloge de l'église qui sonnait les heures.

Tout à coup, elle dressa l'oreille. On avait marché dans la cour... Quelqu'un venait de gratter à la porte... Qui cela pouvait-il être?... Le chien?... Mais Prosper l'avait enfermé... C'était peut-être une illusion... Peut-être avait-elle la fièvre... Pendant quelques instants, elle n'entendit plus rien; puis le bruit recommença. Cette fois, elle songea aux voleurs, dont la gazette parlait continuellement... D'un bond, elle fut hors du lit, jeta un châle sur ses épaules, entortilla dans un coin sa main malade et ouvrit la fenêtre.

— Un homme était debout contre la porte...

Elle se jeta instinctivement en arrière, saisie de peur; mais elle se remit vite, passa de nouveau la tête par la fenêtre et cria :

— Qui est là?

L'homme leva la tête :

— C'est moi...

Lalie se pencha en fronçant les sourcils, pour mieux voir l'individu. Celui-ci portait, noué par dessus sa casquette, un mouchoir qui cachait presque toute sa figure. Il était vêtu d'un vieux paletot et grelottait.

— Qui? toi... demanda la femme.

L'homme hésita un instant. Puis, il balbutia quelque chose que Lalie ne comprit pas. Finalement, sa voix s'éleva :

— Moi... Bernard...

Lalie sursauta :

— Comment! Toi... Ber...! Et que fais-tu là?

— J'ai froid! balbutia Bernard.

— Va-t'en!

— J'ai faim! continua-t-il,

— Va-t'en!

Bernard se tut, mais ne bougea pas. Finalement, il passa la main sur ses yeux et, reculant de quelques pas, tandis que le fumier gelé craquait sous ses pieds, il se tourna du côté de l'écurie :

— Vous me laisserez au moins entrer dans l'étable...

Lalie ricana :

— Vas-y! J'appellerai Prosper; il te fera sortir à coups de fourche.

— Mon Dieu!... Je ne suis pourtant pas un chien...

— Si, cria Lalie; tu es un chien!

Bernard fit un pas pour s'en aller, puis se retournant de nouveau :

— Lalie... ma sœur...

— Tu n'as plus de sœur ici, plus de frère... Rien!

— J'ai mal aux jambes et les pieds me cuisent.

— Va-t'en!

Bernard leva les bras au ciel comme pour l'appeler à son secours. Mais Lalie, impitoyable, répéta :

— Va-t'en!

— On s'en va... On s'en va...

Bernard, cette fois, tourna sur ses talons et retraversa lentement la cour en tâtant le fumier du bout de son bâton. La barrière s'ouvrit et se referma. L'homme disparut.

La bise sifflait toujours, les arbres continuaient de s'agiter. Au-dessus de la terre s'étendait un grand ciel noir où brillait beaucoup d'étoiles, non pas de ces étoiles éclatantes et chaudes qui transforment en féeries les nuits d'été, mais des étoiles pâles et froides, qui, elles-mêmes, semblaient glacées par l'âpre bise.

Lalie avait refermé la fenêtre et s'était couchée. Elle ne pensait plus qu'à son mal. Sa colère commençait à s'apaiser. Elle souvint un être en se rappelant le mot que Prosper avait un jour prononcé :

"Il nous regrettera avec des ongles de fer."

XX

Après avoir fait quelques pas sur la route, Bernard hocha le front et murmura :

« Elle est dure... »

Il s'arrêta.

Maintenant où aller ?

Il eut le sentiment que tout était fini et les souvenirs affluèrent dans sa tête.

Il revit d'abord le Bernard d'avant « l'aventure », celui qui, le dimanche, après la première messe, assis sur un vieux banc de bois de la maison qu'il venait de quitter, contre la fenêtre, mangeait sa « fricassée », puis faisait, comme le lui avait rappelé Philippe, le tour des étables avec une belle chemise blanche. Presque au même instant, il se retrouva à Liège, au « Bar du Centre », un beau café où il ne pouvait faire un pas sans être accompagné par son image, tellement les glaces y étaient nombreuses. Et son image ne lui déplaisait pas ; c'était celle d'un vrai monsieur, surtout quand il avait passé son veston de mohair et mis sa cravate de couleur. Les clients l'appelaient « le patron » et le faisaient boire avec eux. Le soir, il était souvent saoul. C'est alors qu'il aimait le plus sa femme et qu'il l'admirait le plus tendrement. Assise derrière le comptoir, sur sa chaise haute, elle semblait une reine, une vraie reine, avec sa tête bien coiffée, sa figure maquillée, le collier de fausses perles qui cerclait son cou, largement découvert, et la montre-bracelet qu'elle portait au poignet gauche. Quand ils commençaient à être pris de boisson, les clients s'approchaient volontiers d'elle, lui prenaient les doigts, lui pinçaient le bras, promenaient sur sa poitrine une main goulue. Elle se laissait faire et riait. Lui, alors, devenait sombre. Mais il se disait que c'était le métier qui voulait ça et luttait contre sa jalousie. Il avait confiance en elle. C'était une maîtresse



femme — ainsi la jugeait-il — et si leurs affaires n'avaient pas marché, ce n'était pas de sa faute. Tout le monde ne réussit pas. Stoïquement, il avait accepté la dégringolade qui les avait conduits, au moment de la guerre, dans un petit « caboulot », situé dans une rue pauvre aux confins de la ville, où habitent des maraîchers et des houilleurs. C'est dans une de ces rues qu'il s'était battu avec un ivrogne, qui l'avait arrêté pour lui dire que sa femme couchait avec les Boches.

Les soldats allemands avaient fait de son café leur lieu de rendez-vous. Le soir, les voisins les y entendaient hurler des chansons de leur pays et des refrains de guerre : « Gloria... gloria... » Il respirait quand il apprenait qu'on allait les envoyer au front et qu'il les voyait vider bouteilles sur bouteilles, casser des verres, chanter plus fort, éclater de rire ou se mettre à pleurer. Mais il en revenait d'autres et les mêmes scènes recommençaient. Ils devinrent toutefois de moins en moins nombreux. Dans les derniers temps, il n'en venait même plus qu'un, un long diable de sergent, chargé de graisse, avec une tête comme une boule, toute rasée et trouée de deux grands yeux fades. Celui-ci se présentait tous les soirs, déposait son fusil dans un coin, s'installait comme chez lui, faisait un signe : « Hier ! » et la Rousse courait s'asseoir auprès de lui. Si Bernard entrait dans le café, il fixait sur lui ses gros yeux, des yeux foudroyants, des yeux de maître, qui lui commandaient de sortir. Et Bernard sortait. La Rousse alors riait. Bernard se demandait : « Suis-je encore Bernard, oui ou non ! » Toutes les nuits, il faisait de mauvais rêves. C'était la première fois qu'un homme l'intimidait, la première fois aussi qu'il était tenté de croire les propos de l'ivrogne avec lequel il s'était battu. Un soir, qu'après avoir quitté le café, il était venu regarder par le trou de la serrure, il fut fixé. La nuit, il ne dormit pas. Qu'allait-il faire ? Tuer le sergent ? Lui planter son couteau dans la

panse
gorge? Le saigner comme un cochon? Pendant qu'il réfléchissait ainsi, la lune s'était levée et toute sa lumière tombait sur la tête de la Rousse. Elle dormait paisiblement à son côté, sa toison fauve éparpillée sur le coussin, la poitrine découverte. Il se souleva doucement, ouvrit ses deux grandes mains, les approcha de cette chair blanche. Comme il hésitait, la femme entr'ouvrit les yeux. Il se retira vivement. La Rousse sourit, soupira et se rendormit. Non, ce n'était pas cela qu'il fallait faire? Mais quoi? Pendant le reste de la nuit et toute la journée qui suivit, il roula dans sa tête des projets de vengeance. Le soir, il vint de nouveau épier sa femme et le sergent. Celui-ci, cette fois, s'expliquait avec animation, en faisant de grands efforts pour se faire comprendre, traduisant par des gestes les mots français qu'il ne trouvait pas et ponctuant ses phrases de « Ia! Ia! » Bernard comprit que les Allemands préparaient une rafle de chômeurs. Le sergent ferait empoigner Bernard... Ia!... On l'enverrait dans les mines... Ia!... Galicie... Mines de sel... Ia! Terrible!...

La panique s'était emparée de Bernard. Le cœur battant, à pas de loup, il était monté dans sa chambre, avait mis ses gros souliers, son chaud paletot, sa grosse écharpe; puis il avait noué un mouchoir sur ses oreilles, empoigné son bâton et était parti...

Maintenant, il était là, dans son village, par cette nuit de gel, abandonné de tout le monde, renié par les siens.

Il se remit à marcher.

Où il allait? Il n'en savait toujours rien. Il savait seulement qu'au bout de son chemin se trouvait la campagne. Lorsqu'il l'eut atteinte, il ~~continua à marcher machinalement pendant quelque temps~~. Mais ici, la bise était plus mordante : elle traversait ses vêtements et sa chair, elle glaçait la moelle de ses os. Il s'arrêta de nouveau et, dans un accès de révolte, piétina la terre, la frappa à coups de

x/
*it regarda a vue de yeux hébétés la vide de l'horizon
un coin devant lui. On n'y voyait ni un arbre ni un
buisson, rien qu'une couche de paille, une grande
couche sombre, qui profilait au loiz ou l'assise si son
terre. Il voulut continuer sa marche.*

bâton. Puis il se mit à pleurer, pensa qu'il avait assez souffert et qu'il fallait en finir.

Il sortit son mouchoir de sa poche et le tordit comme une corde. Il était assez solide, mais serait-il assez long? Il le mesura sur son bras étendu.

Cela fait, il se sentit le cœur plus calme et, oubliant le froid, s'amusa même à raisonner. Qui aurait jamais cru qu'un Nicolet en arriverait là? Et que ce Nicolet serait justement lui, Bernard! Car il avait été autrefois un homme sérieux et même un homme de bon conseil. Il avait aussi été un homme heureux...

Il fit un geste large pour balayer le passé. Puis il reprit son mouchoir, le tordit de nouveau, le mesura de nouveau... Il lui fallait maintenant trouver un arbre propice ou une poutre. Il avait un peu oublié la disposition des arbres du village, mais il se souvint d'une poutre qui se trouvait dans son vieux hangar et où ^{Philippe} il avait autrefois ~~lui-même~~ enfoncé de solides ~~crochets~~. Oui, c'est là qu'il ^{grands} devait aller mourir. Il se vengerait ainsi des siens. Lalie ^{clous pour} aurait beau gratter, la tache serait ineffaçable. Elle aurait ^{pendre} beau ergoter, les gens hocheraient la tête et diraient : ^{les harnais.} « C'était tout de même votre frère! »

Soutenu par cette pensée de vengeance, il chercha à s'orienter. Il lui fallait longer une prairie, la contourner et pénétrer ensuite dans le jardin des Nicolet.

Il venait de se remettre en marche lorsqu'un air de musique vibra dans la nuit. Il pensa tout de suite :

— Tiens, le Bossu vit encore!

Après avoir amusé les autres pendant la soirée, le Bossu se donnait souvent un concert à lui-même en s'en retournant. L'oreille collée contre son accordéon, il jouait avec plus de sentiment, plus d'ardeur, plus de passion, agitant la tête, frappant du pied les cailloux de la route. Les gens qui ne dormaient pas poussaient quelquefois leur volet pour l'écouter. Bernard lui-même avait entendu cette

musique bien des fois, surtout en été, quand la chaleur l'obligeait à tenir sa fenêtre ouverte.

Bien qu'il n'eût pas en ce moment le cœur à la joie, il éprouva un certain plaisir à la réentendre. C'était justement un air qu'il connaissait. Petit à petit, il se mit à scander les notes par des hochements de tête. Puis il se dit :

— En voilà un qui est toujours heureux... Il doit pourtant avoir vieilli, lui aussi... Je suis sûr qu'il est maintenant tout blanc...

Et de plus en plus séduit par ce vieil air qui lui remuait décidément le cœur, il s'arrêta de nouveau.

Le Bossu avait-il toujours été heureux, comme le pensait Bernard? Avait-il souffert? En ce moment même, ne songeait-il pas à sa vieillesse ou y songeait-il trop? Son âme de faune s'exaltait-elle dans le vide ou regrettait-elle tous les plaisirs auxquels elle n'avait pas assez mordu? Était-ce l'ivresse ou le désespoir qui mouvait ses doigts? En tous cas, Bernard ne l'a jamais entendu jouer comme aujourd'hui. Sa musique semble lutter avec le vent du ciel. Elle remplit de ses sons la nuit glaciale. Elle est tour à tour douce et ardente, sauvage et désordonnée. Elle se répand en notes si étranges qu'on ne sait plus si cela sort d'un instrument inerte ou d'une poitrine humaine, si c'est une voix qui chante, une âme qui soupire ou un cœur qui pleure...

Bernard écoutait toujours. Sous l'influence de cette musique exaltée, sa poitrine recommençait à battre. Une sorte d'ivresse même le transportait. Il en oubliait la faim; il en oubliait le froid. N'avait-il pas la vie dure? N'était-il pas d'une forte race, comme disait Michel? Il avait même été jadis l'homme le plus fort du village... Jadis!... Il fit jouer ses biceps pour se prouver à lui-même que cette force était toujours là. Pour mieux s'en convaincre, il lâcha son bâton et se jeta sur une borne qu'il

venait d'apercevoir. L'ayant serrée dans ses deux mains, il la secoua, l'ébranla, l'arracha du sol gelé. La pierre était lourde. N'importe ! Les pieds écartés, le torse raide, il l'éleva au-dessus de sa tête, la fit passer d'une main dans l'autre et finalement la lança au loin.

Puis il leva la tête et respira à longs traits.

Quand il se baissa pour ramasser son bâton, il faillit tomber. « C'est la faim, pensa-t-il ; j'aurais dû mettre une croûte dans ma poche. »

Le vent soufflait toujours avec colère, accompagné au loin par le bruit étouffé du canon. Un nuage était venu voiler les étoiles, mais une lampe brûlait encore dans une maison du village. C'était la lampe de M. Destokay, qui venait aussi de perdre son fils à la guerre et qui cherchait des consolations dans les livres.

Quelques flocons de neige tombèrent. Bernard chercha à s'orienter. Ses yeux ne voyaient ^{l'impression} devant lui qu'une plaine gelée, une plaine immense qui se perdait dans de profondes ténèbres et sur laquelle tombait lentement la neige. ~~Mais là, là et là, il savait que se trouvaient d'autres villages. En coupant à travers les labours, il tomberait certainement sur l'un ou sur l'autre. Au petit jour, il frapperait à la porte d'une ferme, où on ne lui refuserait pas un quignon de pain, une tasse de café, une botte de paille dans le coin d'une grange. Après... Après (il haussa les épaules), il irait il ne savait où, ferait il ne savait quoi, mais comptait bien trouver encore, ici ou là, un peu de vie à grignoter.~~

— Allons, Bernard, en route...

~~Il allait piquer son bâton dans le sol pour partir. Il hésita, hocha deux ou trois fois la tête. Puis il se retourna. Son village était là, derrière lui, le « vieux nid » était derrière lui, mais il ne les voyait plus. La petite lampe même avait disparu.~~

~~Allons, Bernard.~~

Il se répéta : "Allons, Bernard !" et piqua son bâton dans le sol. Quand il fut fait quelques pas, il se retourna.

~~Et Bernard, dont le cœur était lourd comme un sac de blé, poussa un han! s'appuya solidement sur son bâton et de nouveau quitta son village.~~

EPILOGUE

Le lecteur chercherait vainement aujourd'hui la vieille ferme des Nicolet dans ce village qui n'a pas de nom. Lalie, Prosper et Mathilde sont morts, chacun à son heure. Comme ils n'avaient que des parents éloignés, leurs biens ont été vendus. Là où se trouvait leur demeure, s'élève maintenant une belle habitation moderne — genre villa. Elle a été construite par un étranger (les gens du village disent « un nouveau riche »). Joachim, le charron, qui vit toujours, évoque volontiers, comme tous les vieux, le passé. Il n'oublie aucun des Nicolet et raconte en long et en large l'aventure de Bernard, un homme comme un arbre, qui avait fait un sot mariage et dont personne ne sait où il a laissé ses os.

HUBERT KRAINS

de l'Académie royale belge
de Langue et de Littérature françaises.

FIN

Il songea alors à la meule de paille auprès
 de laquelle il s'était exposé en venant, qui il
 avait revue tout à l'heure à qui s'était à
 son tour engloutie dans la nuit. Dans un de
 ses côtés, il avait vu un grand trou, creusé
 dans la terre au soir de fête par un ivrogne qui
 n'avait pu contenir sa rage. Il eut un
 petit sourire. "Voilà mon affaire", pensa-t-il.
 Il y penserait la nuit, roulé en boule, à la
 matin, au petit jour... le matin au petit
 jour (il haussa les épaules) il sait il ne
 savait où, ferait il ne savait quoi, mais
 comptait bien trouver encore, ici ou là, un
 peu de vie à grignoter.

Il ne pensait plus à la Russie, ni au
 Bohême, ni à l'Inde. Tout cela était tombé dans
 la boue. Le Bernard des aventures avait dis-
 paru. Le tout Bernard était mort. Il n'y avait
 plus là que un vagabond, sans sous ni mail-
 le, pauvre comme Job, mais avec deux bras
 solides encore qui il avait offerts de main à
 qui le voudrait.

Mortel pour calmer sa faim, mortel
 pour se récompenser d'être redevenu un homme

raisonnable, il décida de fumer une pipe.
 Il sortit sa blague, une vieille venue de père,
 que fermait un cordon rouge au bout duquel
 pendait un petit os qui s'interminait en
 pointe comme une grone aigüe. Il décrocha
 sa pipe avec le petit os - la bourra ensuite
 lentement, le yeux au loiz, comme il le
 faisoit jadis sur les cinq bonniers quand
 il avait arrêté ses cheveux et qu'il voulait
 humer l'air. Comme alors aussi, il s'amu-
 sa d'où venait le vent, lui tourna le dos,
 s'accroupit, prit une allumette & la
 frotta sur sa cuisse tendue. Puis, tout en
 tirant de grosses bouffées, les membres lourds,
 un peu grise, il se dirigea vers la meule.